

Quatorzième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Ez 2, 2-5 ; 2 Co 12, 7-10 ; Mc 6, 1-6.

À qui d'entre nous, frères et sœurs, n'est-il jamais arrivé d'envier les contemporains de Jésus qui avaient la chance de le voir, de l'entendre, de recevoir de sa bouche les précieux enseignements qui nous ont été fidèlement transmis par les apôtres, d'être témoins, et même pour certains bénéficiaires de ses miracles ? Comme cela devait être merveilleux; et comme il devait être facile de croire ! La page d'évangile que nous venons d'entendre suffirait, en cas de besoin, à nous détromper: croire ne va jamais de soi. Voilà Jésus, l'enfant du pays, qui revient, précédé d'une renommée prestigieuse: les foules se pressent, dit-on, pour l'entendre, et il accomplit même des miracles. Aussi, le jour du sabbat, la synagogue de Nazareth est-elle pleine car, sûrement, Jésus va être invité à y prendre la parole. Pour caractériser la réaction de l'auditoire, saint Marc emploie deux expressions: ils étaient "frappés d'étonnement" et "profondément choqués". L'étonnement est bien explicable, et même légitime, devant ce que tous reconnaissent comme une sagesse supérieure, accompagnée de signes et de prodiges comme on n'en avait plus vus depuis plusieurs générations, en Israël. On pourrait s'attendre à ce qu'ils en soient émerveillés qu'ils rendent grâce à Dieu et reconnaissent en Jésus pour le moins un prophète, un messenger de Dieu... Eh bien non ! "Ils étaient profondément choqués". Et pourquoi ? "N'est-ce pas le fils de Marie, lui qui, il n'y a pas encore si longtemps exerçait le métier de charpentier chez nous; pensez donc: on a même joué ensemble quand on était petit; c'est vous dire si on le connaît bien! Eh oui! Le tort des habitants de Nazareth a justement été d'enfermer Jésus dans ce qu'ils en connaissaient; et de rejeter, au nom même de cette connaissance, ce qu'ils ne comprenaient pas. "Vous, les hommes, vous jugez selon les apparences, avait déjà dit le Seigneur à Samuel, lorsqu'il l'avait envoyé à Bethléem pour conférer l'onction royale à David; moi je juge selon le coeur." On peut encore penser à Ananie, ce brave homme de la première communauté chrétienne de Damas à qui le Seigneur demanda d'aller imposer les mains à Saul pour lui rendre la vue après son illumination. Pas très rassuré, avec une touchante naïveté, Ananie s'étonne: "Mais, Seigneur, sais-tu bien qui est cet homme vers qui tu m'envoies, et tout le mal qu'il a fait aux saints à Jérusalem? Et ici même le grand prêtre lui a donné pouvoir pour faire enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom." Néanmoins, c'est bien à David que Samuel donna l'onction et non à Eliab; quant à Ananie, sans plus discuter, il se rendit auprès de Saul, lui rendit la vue et le baptisa conformément aux instructions reçues. Pour l'un comme pour l'autre, leur docilité humble et confiante autorisait commentaire et même objection dont Dieu ne semble pas s'être formalisé. C'est hélas cette humilité, cette docilité et cette confiance qui ont manqué aux concitoyens de Jésus. Ils "savaient", eux !

Ils "savaient" mais ne comprenaient pas. Ils savaient - ou croyaient savoir - qui était Jésus, et ne comprenaient pas ce qui lui arrivait. Pire encore: ce qu'ils savaient de Jésus les empêchait de comprendre ce qui les dépassait. Et ils n'imaginaient même pas qu'en acceptant d'être dépassés, ils pourraient peut-être s'ouvrir à une autre forme de connaissance, à un autre niveau de compréhension. En cela on peut dire qu'ils étaient étonnement modernes, et même à l'avant-garde de la modernité. Il m'est arrivé d'avoir entre les mains le rapport d'un psychiatre, membre d'une commission de la DDASS qui avait à statuer sur l'agrément à donner ou à refuser à une famille qui se proposait d'adopter un enfant trisomique. Ce psychiatre, après avoir entendu chacun des membres de la famille - les parents et cinq enfants - ne tarissait pas d'éloges sur les qualités qu'il reconnaissait à tous et à chacun et concluait son rapport ainsi: "on peut néanmoins se demander ce qui pousse une telle famille à adopter un enfant trisomique"; en vertu de quoi il refusait l'agrément.

On a beaucoup parlé des “philosophies du soupçon” qui ont marqué le XXème siècle et qui n’ont pas fini d’empoisonner la pensée contemporaine. Les concitoyens de Jésus n’avaient sans doute lu ni Nietzsche, ni Freud ni Marx, pas plus qu’Adam et Eve dont nous voyons, au chapitre troisième de la Genèse qu’ils ont accueilli sans résistance en leur intelligence en même temps que dans leur cœur cette semence vénéneuse: “Mais non, leur dit le serpent: Dieu sait très bien que, si vous mangez du fruit de l’arbre qui est au milieu du jardin, vous ne mourrez pas, mais que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal”. Autrement dit, Dieu vous a menti!

Comment échapper à cette perversion du soupçon qui risque de faire en nous son œuvre de mort à la façon du ver dans le fruit? Le soupçon est en fait un rejeton de l’orgueil qui prétend nous faire croire que toute connaissance nous est accessible, que toute explication est à notre portée et que nous pouvons prétendre à ne compter que sur nous-mêmes pour y parvenir. Le remède est donc, à l’inverse, dans une humble et confiante docilité qui nous fait rechercher dans la foi une lumière supérieure capable de surélever nos facultés naturelles d’intelligence et de volonté en leur permettant d’avoir accès à des vérités et des réalités auxquelles elles ne sont pas naturellement proportionnées. Confiance envers le Père qui nous a créés par amour et veut être lui-même notre béatitude éternelle; confiance et docilité envers le Fils qui nous dit l’amour du Père, et nous conduit à lui; confiance et docilité envers l’Eglise à qui le Fils a confié les paroles et les sacrements de la vie éternelle et à qui il a promis l’assistance de l’Esprit-Saint jusqu’à la fin des temps. Parce que cet humble et confiante docilité envers le Christ et son Eglise est aux antipodes de l’orgueil et de l’égoïsme qui caractérisent le péché originel, elle rend possible la guérison de la blessure qui en est la conséquence et rend de nouveau possible l’intimité originelle que le Christ, par son Incarnation rédemptrice, est venu restaurer entre son Père et nous.

Seigneur Jésus, toi qui t’es étonné du manque de foi des habitants de Nazareth, tu t’es aussi émerveillé de la foi d’un centurion de l’armée romaine, d’une Cananéenne et de tant de pauvres au cœur simple, illumine nos intelligences et embrase nos cœurs du feu de ton Esprit-Saint afin que nous puissions te reconnaître en tous les modes de ta présence et confesser fermement ta divinité.